DOSSIER POETES ET MYSTIQUES

Objets d'étude :
La poésie – la question de l'homme

UNE PAGE D'HISTOIRE LITTERAIRE

Le moulin mystique
Chapiteau de Vezelay

Expérience poétique / expérience mystique

La littérature distingue peu et mal les règles d'une nébuleuse obscure où l'on jette tout ce qui est de l'ordre de cette « harmonieuse extravagance »[1] qui s'appelle la poésie. Dans une conférence donnée en novembre 1937, »Nécessité de la poésie », Paul Valéry évoque ses débuts de poète à la fin du XIXe siècle :

> « J'ai vécu dans un milieu de jeunes gens pour lesquels l'art et la poésie étaient une sorte de nourriture essentielle dont il fut impossible de se passer ; et même quelque chose de plus : un aliment surnaturel »[2].

La culture inoffensive des fleurs de serre ou les jeux de salons n'ont qu'un lointain rapport avec le mouvement de l'esprit qu'implique la poésie, conçue comme un infini de mystère à découvrir et à connaître. Dès le romantisme la poésie française a tendu à assimiler la démarche poétique à un acte de connaissance irrationnelle. Avec justesse, Albert Béguin a vu que l'esthétique qui s'est lentement élaborée, à travers le symbolisme et le surréalisme, présentent ceci de nouveau qu'elle attribue à l'art une efficacité toute proche de celle qu'on reconnaît aux pouvoirs magiques, aux efforts mystiques et aux contemplations de l'esprit spéculatif[3].

La confrontation de l'expérience poétique avec l'expérience mystique a alimenté en France, entre les deux guerres, les réflexions sur la poésie. Un courant parcourt l'époque, liée d'une part à la postérité du symbolisme qui voyait dans la poésie une connaissance, et d'autre part à Rimbaud, qui en avait fait une aventure spirituelle.

On s'accorde alors à considérer les *Fleurs du Mal* comme la source vive du mouvement poétique contemporain. Marcel Raymond établit les grands lignages et les filières de la poésie moderne ; la première, celle des artistes, conduirait de Baudelaire à Mallarmé puis à Valéry, tandis que la seconde, celle des voyants, conduirait de Baudelaire à Rimbaud puis aux derniers venus des chercheurs d'aventure[4]. Les uns sont tournés vers l'œuvre, les autres vers un absolu à atteindre.

Henri Brémond contre A. R de Renneville : mystique et poésie

Posant la question des rapports entre mystique et poésie, Henri Brémond décelait entre elles des analogies de forme et des communautés de mécanisme, s'il concluait à leur hétérogénéité, c'est en humiliant la poésie devant la mystique. L'expérience poétique ne représente pour lui qu'un ersatz de la solution religieuse, une ébauche « naturelle et profane » de l'expérience mystique. « Ebauche, maladroite, pleine de trous ou de blancs, tant qu'enfin le poète ne serait qu'un mystique évanescent ou qu'un mystique manqué »[5].

---

[1] *Lettres persanes*, Lettre CXXXVII, cité par P. Van Thiegem, *Les grandes doctrines littéraires, De la Pléiade au Surréalisme*, Quadrige, PUF, 1993, p. 97.
[2] Valéry (P.), « Propos sur la poésie », in *Œuvres complétes,* volume I, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1957, p. 1381,
[3] Béguin (A.), *Poésie et mystique*, appendice à *Gérard de Nerval*, Paris, Stock, 1936, p. 99 –100.
[4] Raymond (M.), *De Baudelaire au Surréalisme*, Paris, José Corti, 1966, p. 11.
[5] Brémond (Henri) Prière et poésie, *Paris, Grasset, 1926, p. 208.* Malraux soutiendra plus tard que ce qui rapproche

Par opposition à H. Brémond, André Rolland de Renneville se fait le défenseur de l'idée que l'acte poétique est une prise de conscience immédiate de l'Absolu, prise de possession immédiate, sorte d'analogué de l'expérience mystique entendue comme « fruition de l'absolu ». Selon Marcel Raymond, il confie au poète la mission d'apporter l'explication orphique de la terre. Persuadé que la connaissance vraie exige la rupture de toute limite entre le sujet et l'objet, il conclut que l'esprit connaît l'univers et qu'il est cet univers ; que cet esprit connaît le divin et qu'il est le divin ; et que par conséquent la tâche du poète est de réintégrer l'Absolu car son verbe est le Verbe, agissant sur le réel au point de le transformer, de le surmonter.

> *Si le réel est la réalité intérieure du poète, c'est espérer de la poésie ce que Nietzsche attendait de la philosophie : une guérison. Si le réel est le réel du monde, il est illusoire d'espérer le transformer par la seule action du verbe. Les mythologies de la poésie engagée, plus que toute autre mode, ont vieilli bien mal. Si c'est agir sur autrui, c'est confondre la parole poétique avec l'oracle ou la parole thérapeutique. On ne guérit pas des conditions de la vie créée. Certes, c'est bien vers cet Orient que se tournent les plus grands poètes dans leur recherche de cette poésie connaissance intégrale. Mais ce désir est impossible, et là gît le drame de cette poésie. Elle manifeste une des revendications les plus hautes de l'homme mais elle ne recevra jamais de réponse que d'elle-même »*[6].

En 1929, R. de Renéville publie *Rimbaud le Voyant*. Il assimile l'expérience de Rimbaud à celle des yogis de l'Inde, après qu'il soit remonté jusqu'aux sources pythagoriciennes et hindoues. Le démon de Rimbaud, on le sait, est celui de la révolte et de la destruction. Ce qu'on appelle la civilisation et l'homme de l'Occident, voilà ses cibles. Il a cru à sa vocation prophétique. Le sens poétique devenu proche parent du sens mystique et prophétique, n'est plus moyen d'expression mais de découverte, et subtil comme la plus fine pointe de l'esprit il est capable de lancer ses antennes jusqu'au cœur de l'inconscient.
Mais par des moyens illégitimes.

La princesse cygne -Mikhaïl Vroubel (1856/1910)

Le saint et le poète : une parenté spirituelle?

De quoi parle-t-on quand on parle quand on parle de mystique ?
En régime chrétien la mystique se définit comme la connaissance expérimentale des choses divines procurée par le don de Sagesse. Elle est une notion affective et intellectuelle à la fois. C'est en la faisant tomber sur un plan de nature qu'elle signifiera alors tout effort pour parvenir à l'union divine ou à quelque succédané de celle-ci, en dépassant la raison mais par un moyen naturel. Si le moyen est le sentiment, on a alors le mysticisme de la sentimentalité, si c'est la pure intelligence, on a alors dans un sens très général, la Gnose, ou cette sorte d'extase mystique dont les *Upanisads* portent la trace, ou l'œuvre de Plotin. Dégradée encore, on appellera mystique l'état de celui qui se dirige non par la raison mais par une foi

---

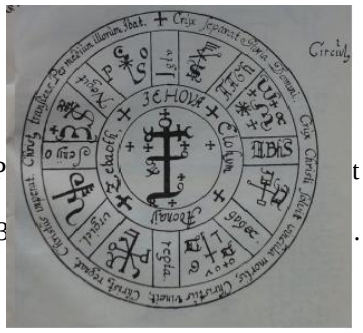
la peinture et la poésie, c'est que toutes deux succèdent à la foi. A la place du monologue sacré par lequel Dieu s'aime lui-même et se glorifie dans la vénération de l'homme un dialogue s'institue : *« Le miroir de la mer se lève, une vierge de sang, mortelle écoute. On parle de la poésie comme langage divin, la confondant avec la prière. On dirait mieux : langage usurpateur. Car la poésie est la première victoire sur la solitude de la prière ; elle est faite pour être déclamée, non récitée à Dieu.* Il ira jusqu'à cette étonnante proposition : *« Le vocabulaire des artistes, non dans leurs théories, mais dans leurs notes, leurs boutades et leurs lettres, devient souvent celui de l'expérience religieuse, revue par l'argot »*

[6] Raymond (M.), *op. cit.*, p. 357.

quasi religieuse en un idéal. Charles Péguy parlait en ce sens de la mystique républicaine. Toutes les « mystiques » traduisent l'ambition ou la démission de l'intelligence qui dépriment l'homme au-dessous de la raison ou aux simples dispositions naturelles à sympathiser avec le mystère[7].

Y a-t-il une parenté spirituelle entre le poète et le mystique ?
Le philosophe Jacques Maritain affronte la question et y répond. Le surnaturel est inaccessible par les seules ressources de la nature. Arrivée à une certaine hauteur, la vertu spirituelle de l'art humain ,traduit en analogie et en figure le mouvement propre à une autre sphère qu'elle est impuissante par ses propres modalités à gagner.
Ce serait comme vouloir gagner le ciel par ses propres forces.
Mais l'art poursuit son analogie avec le spirituel, comme l'intelligence aussi et dans ce mouvement obstiné s'éveillent alors des désirs impossibles. Rimbaud aurait ainsi découvert une espèce de « passion eucharistique » au cœur de la poésie, comme Baudelaire aurait découvert le caractère transcendantal de la beauté.
La poésie ne se distingue pas seulement en nature de la mystique : la sorte de connaissance qui est la sienne, connaissance affective et tournée vers la création d'un objet nouveau, se distingue aussi de la connaissance spéculative, qui est union objective à la réalité connue[8]. Si elle est une connaissance et une expérience, elle se distingue de celle du mystique chrétien car elle ne tend pas de soi à aimer, pas plus que la connaissance scientifique : elle tend à une œuvre.
Simplement, toute connaissance, qu'elle quelle soit, dénuée d'amour est par là même une source de mort.
Contre Henri Brémond, Raïssa Maritain proteste au nom de la poésie autant qu'au nom de la contemplation mystique. A confondre les « deux souches jumelles de l'inspiration, la religieuse qui s'abîme en Dieu, l'artiste qui se dévoue à faire et s'y retrouve grandi, on les énerve, on en abolit la fécondité»[9]. Tandis que l'objet touché par le mystique est l'Abîme incréé, le Dieu sauveur et vivificateur, connu comme présent et uni à l'âme du contemplatif, la connaissance obscure du Poète touche comme objet connu, les choses et la réalité du monde et, dans le cas où il y a union à Dieu, elle découle d'une union à un Dieu créateur et organisateur de la nature[10].
Mais lorsque le contemplatif est aussi un poète, le recueillement mystique peut faire place à l'activité poétique.
Et inversement.

L'art et la grâce



Parce que l'art symbolise avec le surnaturel, il symbolise avec la Grâce.

[7] Maritain (J.), *Trois réformateurs*, Plon-Nourrit et Cie, 1925, in *O.C.*, volume III, P t Fribourg,1984, p. 649-650.
[8] Maritain (R.), « Magie, poésie, et mystique », in *Essais*, Desclée de Brouwer, 193 . 683.
[9] Heidsieck (F.), *L'inspiration,* op. cit., p. 49.
[10] Maritain (R.), « Sens et non-sens en poésie », *op. cit.*, p. 675.

A ne pas voir ou à refuser de voir cette analogie, on enfle la similitude, et on brouille et la poésie et la mystique. On peut aussi exténuer cette analogie et ne plus ramener la poésie qu'à un métier, à un art mécanique.
Bien plus que le Symbolisme, c'est le Surréalisme, le grand mouvement de l'entre-deux-guerres qui occupe les esprits. Après avoir menacé de submerger toutes les terres de la jeune littérature, il va laisser l'impression d'une force qui n'a pas su trouver sa voie.
Au sens le plus étroit, le « vice appelé surréalisme »[11] est un procédé d'écriture qui fait appel à l'automatisme supposé représenter le « fonctionnement réel de la pensée ». Au sens large, c'est une attitude philosophique qui est en même temps une mystique.
L'intention profonde du Surréalisme, c'est d'agir sur le créé, par des signes efficaces. Ces signes passent à travers la vertu incantatoire du verbe et la musicalité intrinsèque au langage. Quand on va à la recherche, non de la poésie elle-même, mais des mécanismes psychiques dont elle use et auxquels on demande une sorte de libération extatique, on débouche naturellement du côté de la magie. La poésie est bien la « divination du spirituel dans le sensible » mais par des moyens illégitimes et irréguliers
L'art comporte de lui-même une espèce de magie qui s'est purifiée au cours des siècles. La science du primitif était science, et elle l'était à l'état magique. Sa religion était religion mais à l'état magique. La pensée magique et la poésie baignent dans les eaux de l'imagination. Dans sa ligne pure, en tant qu'elle ne dévie pas, la poésie n'a d'autre pouvoir magique que celui de « charmer » de séduire, d'enchanter, d'émouvoir, d'apprivoiser les cœurs, de leur communiquer des appels et des présences et toute une réalité cachée que le poète a lui-même pâtie ou qu'il a découverte.
Hors de là, elle n'est rien que connivence avec des forces obscures et décevantes.
Pour Mallarmé le plus efficace de ces agencements est le poème. Lui-même assure qu'il existe entre les vieux procédés de magie et le sortilège que restera la poésie une parité secrète. M. Raymond en rend compte excellemment :

> *« Ainsi se trouve continuée cette œuvre de magie suggestive à laquelle s'était consacré déjà Baudelaire et que rend seule possible – outre une séparation nette au moins en principe entre la fonction expressive et la fonction créative des mots – un véritable art du langage ; entendons par là une science expérimentale et intuitive de la valeur et de la charge poétique des vocables, de leurs relations et réactions réciproques, une façon de redonner vie aux images originelles et aux résidus de mythe qui subsistent en elles et de réveiller l'espace d'une seconde, les temps où les mots jaillissaient sur les lèvres des hommes pour adorer les dieux ou pour conjurer leur haine »*[12].

C'est ainsi que l'expérience de Rousseau et des Romantiques relève de l'espoir, voire de la conséquence d' un rêve ancestral à demi noyé dans l'inconscience, le rêve d'un univers magique, où l'homme ne se sentirait pas distinct des choses, où l'esprit régnerait sans intermédiaire sur les phénomènes, en dehors de toute voie rationnelle.
D'où l'espèce d'horreur éprouvée par les écrivains « classiques » devant cette dissolution de la pensée et l'abdication de la pensée discursive.

La poésie : une magie blanche ou noire ?

De soi, la poésie ne présente d'elle-même aucune trace de magie pas plus qu'elle n'a à faire avec la dissolution du Soi dans les choses ou la prétention à exercer sur elles un pouvoir créateur. Mais elle implique une invasion des choses dans la nuit de l'esprit, et elle connaît les choses comme faisant un avec elles – intentionnellement un mais un – comme résonnant dans la subjectivité. D'où une connivence, une mystérieuse parenté. C'est à travers l'histoire que s'accomplit l'union de l'homme et de la nature ; et dès lors la nature rayonne de signes et de signifiance qui font s'épanouir la beauté.
La poésie ainsi conçue serait la

> *« mise en liberté d'un don spirituel de perception et de disponibilité, ou de sensibilité à tous les*

[11] Aragon (L.), *Le Paysan de Paris*, éd. de la *N.R.F.*, 1926, p. 81, cité par Marcel Raymond, *op. cit.*, p. 284.
[12] Raymond (M.), *op. cit.*, p. 32-33

sens invisibles dont regorgent les choses, à leurs significations secrètes, aux "correspondances" dont parlait Baudelaire, aux mystères d'en haut ou d'en bas qu'elles se communiquent sans bruit, aux signes de reconnaissance qu'elles échangent entre elles, et avec nous, dans un commerce de justice ou de crime, de miséricorde ou de violence – bref à tout le spirituel immanent à la réalité, et où nous avons le droit de reconnaître un vestige de son origine supra-sensible »[13].

Dans ce mouvement, l'art moderne a passé les frontières de l'esprit. Mais il a exigé davantage de la subjectivité créatrice, conformément à une sorte de loi qui veut que pour que grandisse sans cesse la vie de l'esprit créateur, il faut que s'approfondisse sans cesse le centre de la subjectivité où en souffrant les choses du monde et celles de l'âme le poète s'éveille à lui-même.

Mais dans ce mouvement, la poésie a vu tomber sur elle de nouveaux fardeaux, les fardeaux métaphysiques qui ne lui incombent pas et qu'elle n'est sans doute pas en mesure d'affronter.

En suivant cette ligne de réflexion, on serait sans doute amené à se demander si, passé un certain niveau, ce progrès de spiritualité peut se poursuivre sans que sous une forme ou une autre une expérience religieuse proprement dite aide l'âme du poète à quitter les surfaces.

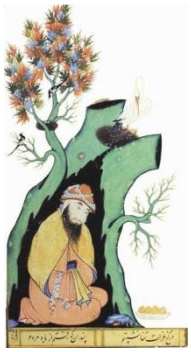
Continuer à tout prix, refuser héroïquement de renoncer à la croissance de l'esprit créateur quand une telle expérience postulée par tout l'être a t été rendue impossible, c'est peut-être le secret du désastre de Nietzsche, celui de Hölderlin et de quelques autres…

Aujourd'hui…

Aujourd'hui, la poésie a intégré en son sein des questionnements métaphysique, hérités souvent de Heidegger : sur l'essence de la parole, le lieu de la parole poétique, l'indicible et le presque rien. Yves Bonnefoy en est le représentant le plus illustre. Mais il y a aussi Philippe Jaccottet et quelques autres qui se penchent sur le fonctionnement de la poésie en tant que source d'une parole à peine audible et qui va toujours se dérobant.

Quant à la mystique, elle semble s'être réfugiée entre bouddhisme et soufisme…

La mystique chrétienne est ignorée, ou ramenée à un sentimentalisme affectif qui ne peut qu'être rejeté.



[13] Note sur la poésie moderne, Réponse à une enquête de la *Gazetta del Popolo*, in *Frontières de la poésie*, p. 727.

POETES ET MYSTIQUES

L'EXTASE ET LA SOLITUDE

CORPUS DE TEXTES

Texte 1 Catherine Pozzi, Nyx, De qui je suis la proie

Ce poème, Nyx, *écrit « d'un trait » est le dernier texte composé par Catherine Pozzi, un mois avant sa mort (3 décembre 1934, à l'âge de cinquante-deux ans), six ans après sa rupture avec Paul Valéry. Ce poème est directement inspiré du* sonnet II *de Louise Labé : « Ô beaux yeux bruns, ô regards détournés […] Ô noires nuits vainement attendues […] ». Il pourrait décrire ce que l'on appelle l' « extase », ou plus exactement un « raptus », un rapt extatique, expérience que nombre de mystiques ont connue et que certains ont réussi à décrire. La langue poétique permet d'exprimer cette inexprimable jouissance de l'âme éperdue d'amour, extase souvent lié à l'expérience d'union mystique, par laquelle Dieu s'unit l'âme et l'épouse. Mais pour cette femme poète, il semble que ce fut une aspiration de son âme vers un Dieu qu'elle aima sans réussie à croire vraiment. Elle aima beaucoup et souvent : elle eut une liaison douloureuse de huit années avec Paul Valéry - mais sans jamais trouver le « repos ». Cette tension s'exprime dans « Nyx ».*

« Mon corps est trop étroit pour moi, et l'air n'y entre pas assez pour que je parle. L'univers est plein de personnes qui respirent, qui respirent, et qui n'ont rien à dire. Je veux sortir. Je n'aurai pas le temps. Je nage à contretemps. Mais le temps est tari ». Catherine Pozzi.

Ô vous mes nuits, ô noires attendues
Ô pays fier, ô secrets obstinés
Ô longs regards,
Ö foudroyantes nues
Ô vol permis outre les cieux fermés.

Ô grand désir, ô surprise épandue
Ô beau parcours de l'esprit enchanté
Ô pire mal, ô grâce descendue
Ô porte ouverte où nul n'avait passé.

Je ne sais pas pourquoi je meurs et noie
Avant d'entrer à l'éternel séjour.
Je ne sais pas de qui je suis la proie.
Je ne sais pas de qui je suis l'amour.

Texte 2 : Raïssa Maritain, « Chant royal », Poésies

Amie de Catherine Pozzi, elle fut une contemplative et un poète. Elle inspira toute l'œuvre de son mari, le philosophe Jacques Maritain, qui eut pendant l'entre-deux-guerres un rayonnement international. Non seulement elle fut un poète, mais elle faisait partie d'une tradition qui réfléchissait aussi sur la poésie, ce qu'elle est, ce qu'elle n'est pas, ce qu'elle ne doit pas être. « Chant royal » évoque cette intimité divine et la solitude éprouvée lorsque l'époux délaisse l'âme.

Cette peine est analogiquement comparable à celle qu'éprouvent les amants séparés. C'est ce que la tradition de l'Eglise a traduit en comprenant le Cantique des cantiques comme le chant de l'âme – épouse et de l'amant qui va la combler selon l'analogué de la rencontre nuptiale. Le rapport époux-épouse est analogiquement celui du rapport entre le Créateur et sa créature. Mais ce n'est pas le « Père » qui épouse, c'est le Fils, (le Verbe) avec la puissance opérative – dans l'âme – de l'Esprit saint. Cette union est éprouvée comme un « ravissement ». (voir texte 3).

Où est le temps où vous veniez à moi
Dès le matin m'apporter votre joie
De votre amour vous exaltiez ma foi
De votre force afin que je ne ploie
Vous me laissiez rempart et réconfort
J'étais en paix comme un navire au port
Je vous disais Seigneur prenez mon âme
Elle est à vous – hors vous rien ne la charme
Fermez les yeux à toute autre beauté
Que nous chantions bientôt l'épithalame
Un chant d'amour durant l'éternité.

Ce temps n'est plus mon âme est délaissée
Mes yeux jamais ne verront le bonheur
De quelle épine est ton amour blessée
Ta jalousie a dévasté mon cœur
Si j'ai cherché la joie et la ferveur
Hors de ta voie épargne-moi seigneur
Des grands pécheurs contemple l'allégresse
Et la douleur dont tu me fais largesse
Mon espérance est toute en ta bonté
Que ta pitié et mon martyre tressent
Un chant d'amour durant l'éternité

En ce jour là les collines lactées
Distilleront le miel et la douceur
Bien loin seront les terrestres vallées
Et vous aurez oublié le malheur
L'Ange de Dieu criera : le temps n'est plus !
Les siècles de la mort sont révolus.
Illuminant les Mystères eux-mêmes
La vérité portera diadème
Et la sagesse avec la charité
Dérouleront leur bienheureux poème
Un chant d'amour durant l'éternité.

Texte 3 : Sainte Thérèse d'Avila (1515-1582), Je meurs de ne pas mourir, *Œuvres complètes*, trad. par Mère Marie du Saint-Sacrement, Paris, Éd. du Cerf, 1995.

Thérèse, femme d'action extraordinaire, excellente danseuse de flamenco, castillane au tempérament chevaleresque, aimait la vie, et la beauté de son pays. Tous ses biographes, et même ses analystes, attestent sa

bonne santé psychique. Elle est considérée comme l'une des plus grandes mystiques, et elle eut des extases que les peintres et sculpteurs se plurent à représenter. Mais elle disait elle-même que l'extase est « une faiblesse de l'âme ». Cette faiblesse a donné des œuvres superbes…
La plus célèbre est celle du Bernin, à Rome qui représente la « transverbération ». La sainte a eu le cœur percé d'une flèche par un séraphin. Dans l'angélologie chrétienne, ils sont au plus haut degré de la hiérarchie céleste. Le mot hébreu seraphim est un nom pluriel dérivé du verbe saraph, qui signifie « brûler ». (Lv 4:12.) Le terme hébreu seraphim veut donc dire littéralement « les brûlants ». Ils brûlent d'amour. C'est donc cet amour « séraphique » qui a été la cause efficiente de l'extase de sainte Thérèse.

le Carravage. La Madeleine en extase

Je vis mais sans vivre en moi-même ;
Et mon espérance est telle
Que je meurs de ne pas mourir.
Je vis déjà hors de moi
Depuis que je me meurs d'amour ;
Car je vis dans le Seigneur
Qui m'a voulue pour lui.
Quand je lui donnai mon cœur,
Il y inscrivit ces mots :
Je me meurs de ne pas mourir.

Cette divine prison
De l'amour avec qui je vis
A fait de Dieu mon captif
Et de mon cœur un cœur libre.
Mais voir Dieu mon prisonnier
Cause en moi une telle passion
Que je meurs de ne pas mourir.

Combien longue est cette vie !
Et qu'il est dur cet exil,
Cette prison, ces fers aussi,
Où l'âme est tenue captive.
À lui seul l'espoir d'en sortir
Me cause douleur si cruelle
Que je meurs de ne pas mourir.

Ah ! qu'elle est triste la vie,
Où l'on ne jouit pas du Seigneur !
Et si l'amour lui-même est doux
La longue attente ne l'est pas ;
Ôte-moi, mon Dieu, cette charge
Plus lourde que l'acier,
Car je meurs de ne pas mourir.

Je vis dans la seule confiance
Que je dois un jour mourir,
Parce que, par la mort, c'est la vie
Que me promet mon espérance.
Mort où l'on gagne la vie,
Ne tarde pas, puisque je t'attends,

Car je meurs de ne pas mourir.

Vois comme l'amour est fort ;
O Vie, ne me sois pas à charge !
Regarde ce qui seul demeure :
Pour te gagner : te perdre !
Qu'elle vienne la douce mort !
Ma mort, qu'elle vienne bien vite,
Car je meurs de ne pas mourir.

Cette vie de là-haut,
Vie qui est la véritable,
– Jusqu'à ce que meure cette vie d'ici-bas –
Tant que l'on vit on n'en jouit pas.
O mort ! ne te dérobe pas.
Que je vive puisque déjà je meurs,
Car je meurs de ne pas mourir.

O vie, que puis-je donner
À mon Dieu qui vit en moi
Si ce n'est de te perdre, toi,
Pour mériter de le goûter !
Je désire en mourant l'obtenir,
Puisque j'ai si grand désir de mon Aimé
Que je meurs de ne pas mourir.

QUESTIONS D'ECRITURE

Vous répondrez aux questions suivantes :
En quoi ces trois textes sont-ils comparables (tonalité – thème – structure – intensité…)
En quoi diffèrent-ils **?**

DISSERTATION – Exemples de sujet

« La poésie est la première victoire sur la solitude de la prière ; elle est faite pour être déclamée, non récitée à Dieu ». Vous commenterez cette phrase d'André Malraux.

« Le but de la poésie est de nous mettre en état second, ou plutôt que cet état second devienne premier ». ous commenterez cette réflexion d'Edgar Morin.

« La poésie est une sculpture du silence. C'est précisément cette inclusion du silence dans les mots qui distingue le poème de la prose » Vous commenterez cette remarque de Guillevic.

« Je suis fatigué des poètes, tant des anciens que des modernes ; tous sont superficiels, ce sont des mers sans profondeur». Vous commenterez cette remarque de Nietzche dans *Ainsi parlait Zarat*houstra

« Oh, si les poètes voulaient enfin redevenir ce qu'ils furent probablement autrefois : des voyants qui nous racontent quelque chose du possible ! ». Vous commenterez cette formule de Nietzsche ***dans*** *Humain, trop humain*

COMMENTAIRE COMPOSE ***Vous ferez le commentaire composé du texte suivant, selon le parcours de votre choix ou celui qui vous est proposé :***

- ✓ Montrez en quoi ce poème est un poème d'amour.
- ✓ Montrez en quoi l'auteur exprime une souffrance
- ✓ Montrez la nature de l'espérance qui est exprimée
- ✓ Montrez en quoi ce poème exprime une tension dramatique et un « vœu d'Eternité ».

Catherine Pozzi (1882-1934) Jusqu'au néant vannée

Probablement, la subjectivité est incommunicable. Sinon, comment rendre compte de notre infinie difficulté dans les relations humaines. L'expérience « mystique » est doublement incommunicable. Elle utilise le langage humain pour couler dans la langue une expérience qui est le lot de quelques-uns. Elle est une expérience « amoureuse », et de fait, elle prend pour se dire la langue de l'amour humain. Ici, on peut entendre une résonnance de l'amour courtois du Moyen âge.

Très haut amour, s'il se peut que je meure
Sans avoir su d'où je vous possédais,
En quel soleil était votre demeure
En quel passé votre temps, en quelle heure
Je vous aimais,

Très haut amour qui passez la mémoire,
Feu sans foyer dont j'ai fait tout mon jour,
En quel destin vous traciez mon histoire,
En quel sommeil se voyait votre gloire,
Ô mon séjour...

Quand je serai pour moi-même perdue
Et divisée à l'abîme infini,
Infiniment, quand je serai rompue,
Quand le présent dont je suis revêtue
Aura trahi,

Par l'univers en mille corps brisée,
De mille instants non rassemblés encor,
De cendre aux cieux jusqu'au néant vannée,
Vous referez pour une étrange année
Un seul trésor.

Vous referez mon nom et mon image
De mille corps emportés par le jour,
Vive unité sans nom et sans visage,
Cœur de l'esprit, ô centre du mirage
Très haut amour.